

Vie scientifique

« Épistémologies du genre : regards d'hier, points de vue d'aujourd'hui »

Compte rendu de colloque (Paris, 23-24 juin 2005)

Stéphane Le Lay

Sociologue, Laboratoire Genre, Travail, Mobilités, CNRS/Paris 8/Paris 10, 59 rue Pouchet, 75849 Paris cedex 17, France

Riche, stimulant, complexe et polémique. Tels sont les termes qui viennent à l'esprit pour qualifier le colloque organisé par le groupement de recherche Marché du travail et genre en Europe, au sein d'un haut lieu masculin de formation s'il en est (le Conservatoire national des arts et métiers [CNAM]), comme ne manqua pas de s'en féliciter Margaret Maruani, lors de l'ouverture de la première journée. Pour les organisatrices et organisateurs, ce colloque se voulait une contribution au bousculement des frontières académiques qui est nécessaire pour qu'émergent des éclairages nouveaux sur des questions souvent anciennes dans les sciences sociales (rapport à la norme, construction des identités, etc.). Pour cela, le programme a été conçu de manière à « enjamber les frontières » temporelles, disciplinaires et nationales, en confrontant des auteurs et des travaux appartenant à des champs, des lieux ou des périodes distincts, dans leur usage du genre, « ferment de questionnements et de remises en cause de paradigmes dominants »¹. Autant dire que l'exercice, passionnant, s'annonçait ardu, ce que la teneur des débats confirma rapidement.

Regards croisés franco-allemands au XIX^e siècle

La première journée fut consacrée à trois auteurs pas nécessairement connus pour leur contribution à l'essor d'une pensée mettant en question la structuration sexuée

Auteur correspondant : lelay@iresco.fr

¹ Notons que le colloque n'aura guère réussi à enjamber les frontières sexuées : sur la centaine d'auditeur(trice)s et de participant(e)s présent(e)s, on ne pouvait compter qu'une petite dizaine d'hommes.

de la société occidentale : Charles Fourier, Marianne Weber et Georg Simmel.

La philosophe Simone Debut présenta les positions du premier. Fourier voyait dans le sort des femmes une des clés principales du devenir social. Il ralliait « la cause des femmes à celle de tous les opprimés² ». « Tous subissent une double injustice : on leur impute des vices que leur situation produit » (infantilité pour les unes, animalité pour les autres), de manière à légitimer politiquement un système de domination socioéconomique et politique au sein duquel ils occupent les échelons inférieurs. Or, selon Fourier, seule une liberté amoureuse totale, marque d'un « plein épanouissement des sens, des sentiments, de l'intelligence et de l'efficacité », et libérant notamment du poids des normes sexuées véhiculées à travers l'institution du mariage, permettrait de lutter efficacement contre l'oppression subie par les femmes. Comme S. Debut le souligne, les détracteurs de Fourier, parmi lesquels Leroux ou Proudhon, furent incapables de percevoir ce que sa pensée avait de novateur : « l'enracinement charnel, passionnel de la révolte ». Or – et la seconde journée du colloque le confirmera –, la question de la sexualité intervient de façon importante dans celle des constructions de genre et de sexe. C'est ce qui fit dire à la philosophe Geneviève Fraisse que Fourier, à l'image d'un Condorcet, par exemple, constitue un auteur toujours fécond pour le développement des réflexions actuelles, notamment dans la nécessité pour les femmes de subvertir historiquement, et pas seulement théoriquement, les normes sexuées et sexuelles. Fourier,

² Toutes ces citations sont extraites de la communication de S. Debut, « Charles Fourier : le sort des femmes et le devenir social ».

et avec lui ses réflexions sur le « nouveau monde amoureux » comme modèle intellectuel utopique radical permettant une critique de la civilisation de son époque, ne connut guère que l'éclipse au sein des sciences sociales, son approche pesant de peu de poids face aux traditions durkheimienne ou marxiste.

Cet ostracisme intellectuel constitue un des points communs avec les deux auteurs allemands auxquels l'après-midi fut consacré, M. Weber et G. Simmel ne pouvant, en effet, ni l'un ni l'autre avoir accès au monde académique, la première pour cause de « mauvais genre », le second du fait de son origine juive³. Mais les contributions des sociologues Theresa Wobbe et Michel Lallement⁴ et de la philosophe Françoise Collin permirent à l'auditoire de (re)découvrir la richesse, non dénuée d'ambiguïtés ontologiques et/ou politiques, de leurs réflexions sur la « question des femmes » et ses liens avec les processus de rationalisation, d'individualisation et de différenciation qui bouleversaient l'organisation patriarcale de la société de l'époque. Comme chez Fourier, on trouve, dans les travaux des deux auteurs allemands, des réflexions importantes sur la place qu'occupent les femmes au sein de la sphère domestique, qu'on l'envisage essentiellement comme espace de reproduction biologique (Simmel) ou comme lieu organisé autour du mariage monogame (Weber)⁵. Ce strict enfermement accroît la dépendance féminine à l'égard des relations à l'homme. Mais là où Simmel voit une chance pour la société que se maintienne une telle partition (en l'agrémentant toutefois d'une ouverture vers quelques domaines publics : mathématiques, médecine, etc.), puisque cela conforte et valorise une culture féminine « dernier bastion d'une humanité pure », Weber considère au contraire qu'il est nécessaire que les femmes, collectivement, puissent atteindre une nouvelle phase de développement de leur individualité propre au sein d'un nouvel équilibre dans la répartition des rôles entre les sexes.

Méconnaissances disciplinaires

La perception du genre varie en fonction, notamment, des positionnements épistémologiques de chaque science sociale. Ainsi, aborder la question des sexualités ne peut que conduire à dialoguer avec la psychanalyse, que l'on soit philosophe ou sociologue. De fait, toutes les

interventions de la seconde journée traitèrent, à un degré plus ou moins important, des liens genre/sexe/(hétéro)sexualité, considérés à travers les discours ou les pratiques, les dimensions matérielles ou symboliques, et en rappelant les différences, parfois notables, existant dans les manières de définir les termes mêmes du triptyque et/ou de concevoir les dynamiques organisant leurs liens. C'est ainsi que la théorie *queer*, dans la continuité critique des recherches féministes et gaies consacrées aux normes hétérosexuelles, entend désigner une pensée qui cherche à interroger les oppositions binaires homo/hétéro et homme/femme, de manière à troubler la stabilité supposée des identités sexuelles, en posant la sexualité comme fluide et contingente.

Je dois bien l'avouer – et ce, y compris après avoir lu tranquillement les textes disponibles –, la teneur des contributions m'est demeurée globalement obscure, ce qui a le mérite d'indiquer les freins à une démarche interdisciplinaire. À moins de bénéficier de capitaux culturels particulièrement importants, pour tout non-spécialiste d'une école de pensée donnée, cette approche se heurte en effet à (au moins) trois grands écueils : le rejet pur et simple de tout syncrétisme interdisciplinaire au nom d'une « pureté » scientifique plus ou moins explicitement revendiquée ; la plus ou moins grande difficulté à se familiariser avec des notions et des méthodes méconnues du non-spécialiste ; la tentative plus ou moins réelle des spécialistes de rendre intelligibles ces dernières, de manière à permettre les premiers échanges, qui ne demanderont qu'à être complétés et complexifiés par la suite. Le colloque a éclairé ce point de manière brutale : pour suivre la communication de Stevi Jackson⁶, mieux valait posséder de solides connaissances théoriques en psychanalyse et en *gender studies* (et en *women's studies* ou en *queer studies...*)⁷. Bien évidemment, ce point ne concerne pas directement les organisateurs et les participants du colloque, nul ne pouvant leur opposer ses propres lacunes. Toutefois, il me semble que la seconde journée aura montré que les tenants de l'interdisciplinarité, en dépit des promesses réelles que cette démarche laisse entrevoir, devraient réfléchir aux moyens de sortir d'une spécialisation académique parfois outrancière, et d'inciter les jeunes générations d'étudiants et de chercheurs à la curiosité intellectuelle rendue possible par les multiples ressources des sciences sociales⁸.

³ Eckardt, K., « De la culture féminine ou les chances offertes par la modernité. À propos de la controverse entre Georg Simmel et Marianne Weber », communication au présent colloque.

⁴ En remplacement de Katja Eckardt.

⁵ Wobbe, T., « "La division du genre humain en deux". La contribution de Marianne Weber à la sociologie de la culture et à la question des femmes », communication au présent colloque.

⁶ « Critiques sociologiques de l'hétérosexualité : perspectives *queer* et féministes ».

⁷ À ce propos, je tiens à remercier les traductrices des textes, sans l'aide desquelles ce compte rendu aurait relevé de la mission impossible.

⁸ Les lecteurs pourront prendre connaissance des interventions dans les actes du colloque « Épistémologies du genre », sur le site Internet : <http://www.mage.cnrs.fr>, rubrique « journées d'études », document de travail n° 8.